

Michel Bousseyroux

L'équivoque du réel *

Argument. Comment Lacan parle-t-il, au moment du séminaire *Le Sinthome*, de l'interprétation ? Comme d'une opération sur le nœud que fait le dire, qu'elle modifie, soit par tiraillement, soit par raboutage.

Qu'est-ce alors qu'une interprétation qui tienne compte du réel ? C'est une interprétation qui raboute, par sutures ou épissures, le symptôme au réel. Ce qui en résulte ? Le nœud borroméen dit généralisé. Mais que généralise-t-il ? Que change-t-il à la borroméanité, à ce qu'elle écrit comme le réel ? Autant de questions qui concernent la passe au réel.

Tenir compte du réel. On peut dire que nulle part autant que dans son interprétation du rêve de l'Homme aux loups Freud n'en a eu les soucis. C'est que, comme le dit Lacan dans le séminaire *L'Angoisse*, « ce rêve à répétition est le fantasme pur dévoilé dans sa structure [...]. Si cette observation a pour nous un caractère inépuisé et inépuisable, c'est parce qu'il s'agit essentiellement, et de bout en bout, du rapport du fantasme au réel ¹ ». Lacan le confirme avec son séminaire *La Logique du fantasme* : « Il n'y a pas d'autre entrée pour le sujet dans le réel que le fantasme ². » Qu'il n'y en ait pas d'autre est pourtant ce que controuvent l'inconscient *lalangue* et son réel, ses suites borroméennes démontrant, au contraire, on va le voir, qu'il n'y a pas d'autre entrée pour le parlêtre dans le réel que le symptôme. Pourquoi ce changement ? Pourquoi la logique borroméenne telle que Lacan la construit débouche-t-elle sur cette proposition, voire ce théorème : pas d'autre entrée dans le réel que le symptôme ? C'est ce à quoi je vais essayer d'apporter un début de réponse.

* Séminaire École, « Une interprétation qui tienne compte du réel », Paris, 13 octobre 2011.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 89.

2. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 326.

La réalité univoque et le réel équivoque

Je reviens à Freud. Tout d'un coup, la fenêtre s'ouvre d'elle-même sur ce qu'on peut appeler la phrase du fantasme : « Cinq loups blancs assis sur un arbre me regardent fixement. » Le fantasme est le décor et les portants délimitant la scène sur laquelle va se jouer le destin de l'Homme aux loups. C'est pour autant que ce fantasme est interprété qu'il *est* la réalité, telle que dans la psychanalyse elle est posée, avec la reconstitution par Freud de la scène primitive, comme absolument univoque – l'objet-regard qui lui donne son cadre étant d'emblée perçu comme univoquement persécutif, comme en témoigne un souvenir d'enfance, apparu au cours de l'analyse avec Brunswick, de l'angoisse d'être regardé fixement, qui perdura après le cauchemar des loups. Le fantasme donc, c'est la réalité, mais la réalité ce n'est pas le réel. Le réel est ce qui se découpe dans la réalité, le réel est ce sur quoi porte l'interprétation, en tant que, la réalité, elle la découpe par le signifiant, de s'y inscrire sous les espèces du signifiant. C'est ce qu'opère l'interprétation de Freud dans sa reconstruction de la scène primitive, par lui postulée s'être passée à l'âge de 18 mois et dont il est flagrant qu'elle se montre, comme le réel, antinomique à toute vraisemblance et tout à fait équivoque. Car c'est avec l'invraisemblable que tout au long de son texte se débat Freud pour prouver le réel que Jung rejette, avec son concept de fantasme rétroactif.

On sait que Freud tient beaucoup à ce que « quelque chose » de la scène primitive soit vrai. Pour cela, il est même disposé à la scinder en deux : d'une part, Serguéï aurait assisté au cours d'une promenade champêtre à un coït de grands chiens blancs, d'autre part, il se serait éveillé malade et aurait vu au lit ses parents vêtus de blancs dans une scène innocente, la scène du rêve résultant de la fusion des deux. Mais qu'y a-t-il de réel dans cette reconstitution ? Rien, répond en 1970 dans *La Construction de l'espace analytique* Serge Viderman³, de la SPP, qui ne manque pas de relever la quantité d'acrobaties perceptives que suppose l'observation par un bébé des organes génitaux féminins à travers un coït *a tergo more ferarum*. Pour Viderman, rien n'a existé de cette scène, elle est une invention. Elle vient à l'existence par la seule parole de Freud, qui la fait surgir des limbes de son néant. L'analyste, en donnant un nom aux fantasmes inconscients, ne

3. S. Viderman, *La Construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970.

les découvre pas, mais il les fait exister. Mais on aurait tort de croire que cette critique vidermanienne descend en flèche l'interprétation de Freud dans sa tentative de tenir compte du réel. Au contraire, cette critique revient plutôt à dire que c'est le dire interprétatif de Freud qui fait passer au réel et que c'est en tant que symptôme, analyse symptôme, qu'il opère une nomination de ce que le symbolique ne peut par lui-même signifier.

Tenir compte de la lettre

Mais alors, qu'est-ce qui, dans cette analyse, indique que du réel il ait tenu compte ? On peut répondre : la lettre. La lettre en tant qu'elle est dans le réel ravinement du signifié qui n'est joui qu'à ce qu'ait plu la parole d'interprétation⁴. Et elle est battante, la pluie de l'interprétation freudienne de la scène primitive, dans le lit de laquelle coule ce qui s'écrit dans cette analyse ! Comme est battant le V romain qui, dans sa matérialité graphique et à partir des associations du patient sur son angoisse infantile du papillon – un machaon nommé dans sa langue *Babotchka* qui, par association, le mène à la réminiscence de la scène avec *Grouscha* –, chiffre l'ouverture des jambes d'une femme. C'est dans la matérialité graphique de la lettre que s'inscrit la rencontre avec le réel de la castration. Et c'est de là que va surgir, à la fin de cure, une interprétation, non plus de Freud, mais de l'Homme aux loups, dont on peut dire qu'elle témoigne de la prise en compte du réel, et même d'une ouverture à l'inconscient réel, l'espace d'un lapsus.

L'Homme aux loups rapporte un rêve : « *Ein Mann reisst einer Espe die Flügel aus.* » « Un homme arrache les ailes d'une *Espe*. » Aussitôt, Freud dresse l'oreille et demande : *Espe* ? Que voulez-vous dire par là ? Et l'analysant répond : « Ben voyons ! L'insecte avec des raies jaunes sur le corps et qui peut piquer. Ce doit être une allusion à *Grouscha* et à la poire rayée de jaune. » – « *Wespe* [guêpe], voulez-vous dire alors », corrige Freud. – « On dit *Wespe* ? » répond l'analysant. J'ai vraiment cru qu'on disait *Espe*. » Freud ajoute qu'il se servait comme bien d'autres de sa langue étrangère pour couvrir ses agissements symptomatiques. Et c'est alors que l'Homme aux loups dit, se rendant soudain compte de l'équivoque homophonique entre

4. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 18.

Espe et ses propres initiales : « *Aber Espe, das bin ja ich, S.P.* », « Mais *Espe*, oui je le suis, c'est bien moi, S. P. » On voit bien que, là, le parlé, l'oral, dans sa *motérialité*, a un effet d'écrit. Deux lettres, S, P, se donnent à lire « orographiquement ».

Freud interprète tout de suite au niveau de l'inconscient-fantasme, qu'on pourrait dire aussi inconscient-vérité ou encore inconscient-sens : l'*Espe* est naturellement une *Wespe* mutilée et le rêve dit clairement qu'il se vengeait sur Grouscha de sa menace de castration. Mais c'était vite recouvrir ce qui, l'*Espe* d'un lapsus, avec ce lapsus s'était manifesté de l'inconscient réel.

Une identification au lapsus, l'*Espe* d'un laps

Une *Espe*, lapsus surgi de la croupe et du bond. Me vient ici le célèbre sonnet de Mallarmé dont le premier vers équivoque bien avec l'empreinte du signifiant qui, à partir de la scène avec Grouscha, décida de la fixation érotique de ce coureur de croupes rebondies. *Eine Espe* est un mot de la langue allemande qui signifie un tremble, soit ces peupliers blancs qu'on trouve dans les plaines d'Ukraine et dont les petites feuilles tremblent, frémissent au moindre souffle de vent. Mais ni le Russe ni Freud n'y prêtent attention. Ce à quoi le Russe fait attention, c'est au son, à la sonorité de sa bévue qui lui fait soudain s'apercevoir que c'est de lui qu'il s'agit. *Espe*, mais oui ! C'est lui, S. P., Serguéi Pankejeff ! Dans son « *das bin ja ich* » s'avoue comme une identification à l'*Espe*. On pourrait dire que cet instant fugace, éphémère, d'identification au lapsus est comme un modèle réduit de l'identification au symptôme.

Mais qu'on se garde de trop vite en induire que la *Wespe* mutilée, la guêpe aux ailes arrachées, c'est lui S. P. Ni non plus que l'arracheur d'ailes dans le rêve ce soit lui se vengeant de Grouscha qui l'avait grondé et menacé de castration quand, frottant le plancher les fesses en l'air, elle l'avait vu faire pipi sur le plancher et avait compris que cela traduisait chez l'enfant une excitation et une tentative de séduction. Le W qui est élidé dans le lapsus qui lui fait dire *Espe* au lieu de *Wespe* est de l'ordre de réel.

L'espace d'un lapsus, un signifiant apparaît en surprise : *Espe*. Le rêveur racontant son rêve dit qu'un homme arrache à une *Espe* ses ailes et, à l'intérieur de ce dit, le lapsus vient dire que l'arrachement

porte sur le réel de la lettre. Une chose est l'énoncé du rêve comme voulant dire qu'un homme arrache ses ailes à une guêpe. C'est le raconté du rêve – ce que Lacan appelle à l'occasion « le racontar du rêve ⁵ ». C'est ce racontar qu'on interprète en termes de désir, d'accomplissement de désir. Mais autre chose est le lapsus qui surgit dans ce racontar dans sa motérialité épiphanique hors sens. On voit bien, dans la séquence rapportée par Freud, que celui-ci, par ses questions, va donner toute sa portée de sens à ce lapsus dans le transfert, avec la chaîne signifiante qui mène du signifiant « rayé de jaune » à la scène de séduction avec Grouscha, en passant par la phobie du papillon. Puis il y a la réduction du lapsus à un signifiant hors sens, à deux lettres : S. P.

Passe au « j'ouis sens »

On pourrait croire qu'en entendant ses propres initiales dans le signifiant du lapsus, l'Homme aux loups se reconnaît là comme sujet et que, s'y reconnaissant, il n'est plus dans l'inconscient réel, il en sort. Mais est-ce bien sûr que, quand il réalise qu'une *Espe* c'est lui, ce le soit en tant que sujet ? N'est-ce pas plutôt sa signature qu'il reconnaît, le paraphe qui le dénomme, et qui signe la marque de la lettre chargée de jouissance qui le féminise ? Il y est en tant qu'une S. P., *eine* S. P. féminisée. Mais ces deux lettres S. P. font plus que signer hors sens sa jouissance d'être passivé, féminisé. J'irai jusqu'à dire qu'en signant le *dire* du rêve raconté elle fait de l'Homme aux loups un poème. Notons aussi que ces deux lettres correspondent aux initiales du nom de l'Homme aux loups transcrit en allemand et qu'elles n'ont rien à voir avec ses vraies initiales dans la langue russe qui sont C.П. et se prononcent ès-pé.

Ce n'est donc pas la matérialité graphique de la lettre qui est ici en jeu, comme avec le V et le W, c'est sa matérialité *sonore*, la *motérialité* de sa prononciation. Dans le signifiant de son lapsus *Espe*, l'analysant entend ses initiales prononcées. Équivoque de l'interprétation qui, cette fois, est du côté de l'analysant, et pas de l'analyste, comme jusqu'alors dans cette analyse avec Freud. Que produit cette équivoque interprétative ? Elle fait passer ce qui se jouit dans le signifiant

5. J. Lacan, « Manuscrit n° 71 », dans *Œuvres graphiques et manuscrits, catalogue Artcurial*, n° 1021, juin 2006.

du lapsus, comme savoir joui de l'inconscient – joui à partir du réel élidé de la lettre W arrachée au signifiant *Wespe* – au « J'ouis sens ».

On pourrait dire que l'équivoque de l'équivoque, l'équivoque fondamentale et intrinsèque à l'équivoque de l'interprétation, est dans cette équivoque homophonique entre le *jouis* et le *j'ouis*, du verbe ouïr. La jouissance du signifiant passe au « j'ouis sens », au sens joui en tant que d'ouïr l'équivoque du signifiant je jouis, j'en tire une jouissance du sens.

Qu'est-ce qu'équivoquer ?

« Équivoque » vient du latin *aequivocus*, dérivé de *aequus*, égal, et de *vox, vocis*, qui signifie son de la voix et parole. Une parole s'entend autrement. Plus exactement, une équivoque, c'est, *dans une langue, une parole phonétique = deux écritures alphabétiques*. Est équivoque, dit *Le Robert* : 1. Ce qui offre un même son à l'oreille mais un sens différent à l'esprit ; 2. Ce qui peut s'interpréter en différents sens ; 3. Ce dont la signification n'est pas certaine ; 4. Ce qui n'inspire pas confiance, est douteux, louche, suspect. Équivoque renvoie, dans *Le Robert*, à ambiguïté, à amphibologie, à malentendu, aux ambages, à faux, à mystérieux, à licencieux. Si aujourd'hui on dit une équivoque, son genre fut d'abord masculin, puis devient équivoque au XVIII^e siècle, ce qui fit Boileau se moquer comme d'un bizarre hermaphrodite : « De quel genre te faire, équivoque maudite, ou maudit ? » L'équivoque, pour Boileau, a mauvais genre ! Pourquoi alors Lacan finit-il par privilégier pour l'interprétation l'équivoque ? Et dans quelle acception en parle-t-il ?

Le texte « L'étourdit » est éclairant là-dessus. Lacan y parle du dire apophantique – catégorique, donc – de l'interprétation, sans lequel l'équivoque du dit n'est pas efficace, si bien qu'il y a quelque chose d'indubitable et qui est sans ambages dans ce que l'équivoque interprétative révèle, comme dans le « Mais oui ! c'est bien moi S.P. ! ». Puis, il y a toujours dans l'équivoque, et c'est ce qui la différencie de l'ambiguïté et de l'amphibologie, un point d'énigme, qui tient à ce que Lacan appelle « l'à-côté de l'énonciation ». Ce point d'énigme provient d'un fondamental « je ne te le fais pas dire » qui laisse indéfinie la réponse à la question : mais *d'où, de qui* je tiens ce sens que, dans la parole, j'ouis et *de qui est-ce* le jouis-sens ? Ce sens

que *tu* ouis *qui* donc en jouit ? Lacan dit bien que tous les coups de l'homophonie sont permis et que les poètes savent bien en faire calcul, mais que le psychanalyste a à s'en servir là où il convient, là où c'est convenable pour sa fin – fin qui est de produire sur le tore de la névrose la coupure du dire. Lacan finit même par dire, au début de *R.S.I.*, que c'est par l'équivoque uniquement que l'interprétation opère. Nous n'avons que ça, comme arme contre le symptôme – l'équivoque, dit-il en novembre 1975.

Dans le texte d'ouverture pour le premier numéro d'*Ornicar?*, intitulé « Peut-être à Vincennes...⁶ », Lacan écrit qu'il reconnaît dans l'équivoque « l'abord élu de l'inconscient pour en réduire le symptôme (cf. ma topologie) : de contredire le sens ». Lacan caractérise ainsi l'équivoque : elle contredit le sens. Oui, elle contredit le sens voulu ou convenu de l'intention sémantique qu'il y a dans tout vouloir dire. À cet égard, l'interprétation équivoque est, dirai-je avec Celan parlant dans *Le Méridien*⁷ de ce qu'est la poésie, une *contre-parole* : l'interprétation, comme la poésie selon Celan, *contre-signifie*. Le devoir d'interpréter de l'analyste est un devoir de contre-signifier, c'est-à-dire de contrer l'Autre-que-le-réel tel que Lacan le situe sur le nœud R.S.I. entre imaginaire et symbolique, hors rond du réel. Elle n'opère au niveau du réel qu'à contrer l'Autre de la parole, l'Autre qui du sens est le lieu. Le contrant, elle casse le fil du signifié dont on jouit – dont on ne sait qui jouit, car ce qui jouit c'est un savoir sans sujet, sans personne qui en soit le sachant.

Du point de vue borroméen de l'exclusion topologique entre réel et sens, l'équivoque est donc un faire réel (un *ferrer elle*, *lalangue*, équivoque Lacan) qui contre le faire sens. Lors du séminaire *R.S.I.* du 11 février 1975 Lacan dit que « l'interprétation analytique implique un effet de bascule dans l'effet de sens » dont la portée va beaucoup plus loin que la parole. Il faudrait pour cela que l'interprétation soit un « dire silencieux » qui ait un « effet de sens réel », et non imaginaire ou symbolique. Car ce que vise Lacan, c'est un dire qui fasse nœud, qui opère sur le réel du nœud, sur ce que le nœud fait ex-sister. Mais comment ?

6. J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 314.

7. P. Celan, *Le Méridien et autres proses*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2002, p. 63.

Tirailer le nœud du dire

Lacan cherche au cours du séminaire sur Joyce comment l'interprétation opère au niveau du réel du nœud. Il aborde cette question lors de son voyage dans les universités nord-américaines et fait correspondre, au niveau du nouage borroméen à quatre, l'équivoque sur laquelle joue l'interprétation à une façon de faire entrer en consonance la corde de l'inconscient-symbolique avec la corde du symptôme. Il fait d'ailleurs remarquer qu'on équivoque sans l'avoir voulu ni prévu, que ça nous échappe, et que ça joue du seul fait de se faire sensible aux résonances, aux achoppements de *lalangue*. En intervenant d'une certaine manière sur le symptôme, d'une manière qui fasse « consoner le sonore de ce qui est dit » avec l'inconscient, nous faisons avec le symptôme « circularité ». Équivoquer, c'est « faire circularité », « ronde » entre l'inconscient et le symptôme ⁸.

Ce faire circularité entre S et Σ défait leur enchevêtrement, leur empêtrement entre les deux autres cordes du nœud, empêtrement par lequel Lacan figure, au début du séminaire *Le Sinthome*, ce qu'il appelle « la duplicité du symbole et du symptôme ⁹ », duplicité qui est inhérente au fait que tout sens est double et où se fonde la réversibilité de la métaphore. De sorte que contredire le sens par l'équivoque, c'est jouer sur cette réversibilité de la métaphore de façon à défaire sa duplicité. Ainsi, quand on équivoque, on change la disposition du symbolique par rapport au symptôme au niveau de leur nouage borroméen. En tirillant le nœud d'une façon telle que ça consono, on libère donc le symptôme de son double fond où la vérité se cache.

Avançons donc ceci : équivoquer, c'est tirer ce qui du dire de l'analyse fait nœud et ce tiraillement est l'opération manuelle par laquelle, en tirant, si je puis dire, par l'oreille l'une des deux cordes repliées et enchevêtrées du symptôme et de l'inconscient, tout en tenant ferme, de l'autre main, la corde du réel ou bien du corps, on les désenchevêtre, les quatre cordes se mettant à la queue leu leu, et on obtient ainsi la mise en circularité du symptôme et du symbolique

8. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 58-59.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 21-23.

qui donne à ce qu'il en est de *lalangue* son plein exercice. Équivoquer, c'est donc prendre, tirer ce qui se dit du symptôme par... l'oreille.

L'inconvénient de cette façon de penser l'équivoque avec le nœud borroméen à quatre est que, si elle fait jouer l'un par rapport à l'autre, le symptôme et le symbolique comme permettant de donner leur plein exercice aux équivoques de *lalangue*, pour ce qu'il en est de l'inconscient réel ou du réel du symptôme le maniement du nœud à quatre n'en répond pas. Il semble ne jouer que sur l'inconscient-symbolique. Quoique... En effet, ce tiraillement du nœud correspond aussi (je l'ai montré ailleurs) à ce que produit, au niveau de leur nœud de bords, le trouage des deux tores enlacés que Lacan présente en mars 1977 dans son séminaire sur *L'Une-bévue*, afin de distinguer de la parole pleine et de la parole vide *la parole poétique* comme étant à même, du moins chez Dante ou dans la poésie chinoise chantonnée, de vider le sens double de sa moitié, ce que Lacan fait alors correspondre à une passe au sens blanc du réel. Il y a donc bien moyen, par tiraillement du nœud de l'analyse, d'opérer sur le réel en laissant, au niveau du sens, un blanc, celui des points de suspension du symptôme.

Interpréter, c'est rabouter

Lacan propose encore une autre façon de penser l'équivoque au niveau du nœud. Équivoquer, interpréter par équivoque, ce n'est pas que tirer le nœud du dire de l'analyse, c'est le rabouter. C'est dans la leçon du séminaire *Le Sinthome* du 13 janvier 1976. C'est là qu'il dit que l'analyse est la réponse à une énigme, « réponse, il faut bien le dire, tout à fait spécialement conne », et que c'est pourquoi il faut garder la corde pour s'orienter par rapport à l'inconscient et à la jouissance de l'Autre qui est fondamentalement barré. Lacan explique¹⁰ que la réponse de l'analyse à l'énigme de l'inconscient et de la jouissance implique que nous fassions deux épissures ou sutures. Une entre l'imaginaire et le symbolique du savoir inconscient, par laquelle un sens est obtenu. Et, du même coup, une autre épissure entre ce qui est symptôme et le réel parasite de la jouissance, là où sur le nœud à plat se situe la jouissance phallique. C'est d'épissures qu'il s'agit dans le passage de la jouissance opaque du symptôme au

10. *Ibid.*, p. 72-73.

« j'ouis sens », grâce à l'artifice du sens ouï et tout spécialement con par lequel se résout l'énigme et à quoi on ne parvient, dit Lacan, qu'à se faire la dupe... du père.

Une interprétation qui tienne compte du réel serait donc une interprétation qui réussisse à rabouter le symptôme au réel. Or, c'est très exactement ce à quoi Lacan est parvenu en mars 1979 quand il a fait la trouvaille du nœud borroméen qu'il appelle généralisé.

L'accomplissement borroméen de la coupure

Ce nœud, Lacan le trouve pendant son séminaire *La Topologie et le temps*, à un moment où il est sur le point de remettre en cause le fondement borroméen du réel et semble être à bout. C'est alors que Vappereau lui propose un nœud qui s'obtient à partir du nœud à quatre du symptôme en raboutant, par épissures, la corde du symptôme à celle du réel pour n'en faire plus qu'une seule. Celle-ci constitue la corde intermédiaire d'une nouvelle chaîne à trois. La particularité de cette corde est qu'elle forme un entrelacs qui la fait se passer par-dessus ou par-dessous elle-même en trois points où elle peut s'autotraverser, comme par transparence, selon la relation d'équivalence qu'autorise, pour un cercle qui se recoupe lui-même, la propriété d'homotopie définie en topologie par Milnor, tant et si bien que ce nœud borroméen généralisé équivaut, à l'homotopie près, au même nœud défait (cf. le cours de Pierre Soury ¹¹). En voilà une équivoque ! Le borroméen généralisé est parfaitement équivoque. Il est l'équivoque généralisée à la structure borroméenne. Ses trois consistances sont à *lier* et sont *a-liées*. Cette équivoque est celle du réel. Le réel, c'est les trois en tant qu'ils sont noués. Et c'est aussi les trois non noués, libres, avant leur nouage ou bien après leur dénouage. Le réel est à la fois nœud et non-nœud.

Équivoquer, ici, faire jouer l'équivoque topologique du réel borroméen, c'est donc rabouter le symptôme au réel, puis lire l'homotopie de leur enlacement, la lire revenant à effectuer la coupure. La coupure, la coupure du nœud borroméen généralisé, c'est son interprétation topologique, c'est son déchiffrement mathématique.

11. P. Soury, *Chaînes et nœuds*, troisième partie, édité par Michel Thomé et Christian Léger, 1986.

Car ce nouveau nœud borroméen à trois se révèle être un nœud borroméen-coupure. Lacan fait la trouvaille, au niveau borroméen, de ce qu'il cherchait depuis si longtemps, depuis *Encore* : une écriture borroméenne qui soit un accomplissement de coupure, exactement comme c'est le cas de la famille des nœuds de trèfle sur le tore qui, dans « L'étourdit », accomplissent la coupure du dire de l'interprétation, à s'y fermer en seulement deux tours longitudes et un nombre impair quelconque de tours méridiens. On sait que dans le séminaire *Le Moment de conclure*, et même avant dans le séminaire sur *L'Une-bévue*, Lacan revient avec insistance sur la topologie du tore, de son trouage, de son retournement, de ses coupures, tout en incluant cette problématique dans celle du nœud borroméen, chaque corde étant à concevoir comme un tore. Ce que cherchait Lacan, me semble-t-il, et qu'il ne trouvait pas, c'est une écriture borroméenne de la coupure, une écriture du dire qui, en tant qu'il fait nœud, ait valeur de coupure. Et c'est ce qu'il eut la surprise de trouver avec le nœud borroméen généralisé : rabouter le symptôme au réel de la jouissance revient à accomplir la coupure en tant que généralisée à la borroméanité. Tenir compte du réel, c'est tenir compte de ce que le nœud du dire accomplit. Pas de satisfaction de fin, me semble-t-il, sans cet accomplissement.

Inscrivons dans l'axiomatique borroméenne (son axiome initial étant : le réel commence à trois) la passe par le réel tel qu'il s'écrit à la fin dans ce nouveau nouage à trois issu du raboutage ΣR . Le borroméen généralisé corrige l'axiome du trois premier. Le réel du trois, le réel des trois vient du quatre qu'est le symptôme. C'est le quatre du symptôme qui est le générateur du réel du trois déchaîné, c'est-à-dire hors sens. Pas d'autre entrée borroméenne dans le réel, donc, que le symptôme (le fantasme n'en étant, avec sa chaîne réduite à deux ronds, qu'une entrée non borroméenne).

Ce nouveau nœud à trois diffère du nœud canonique type R.S.I. : il ne coince pas l'objet a dans le trou, aussi minuscule que le chas d'une aiguille, du point triple central par où se faufile la vérité menteuse. Il modifie donc la borroméanité - c'est-à-dire ce qui s'écrit du réel. Le réel ne s'écrit plus comme avec R.S.I. en tant que troué. Il s'écrit en tant que coupure, coupure du réel déchaîné de la jouissance, hors sens et hors nœud. Ainsi, avec le borroméen généralisé, on passe d'une théorie restreinte de la coupure (restreinte au tore de

la névrose) à une théorie généralisée de la coupure (généralisée au nœud du parlêtre).

Ce passage au borroméen généralisé à partir d'une interprétation qui s'aboute avec le réel amène donc à repenser l'identification au symptôme, si on la conçoit comme l'accomplissement, dans ce que le nœud écrit comme le réel, de la coupure de l'inconscient. Je rejoins sur ce point Érik Porge.

De cet accomplissement, l'identification au lapsus de l'Homme aux loups m'apparaît constituer une sorte de modèle réduit, d'y défaire, l'*Espe* d'un laps, le nœud de jouis-sens qu'à tire-d'aile son rêve se piquait de faire passer à l'inconscient.